
Note sur le discours de Miss Polly Baker et la mystification dans le *Supplément au voyage de Bougainville*

Jean-Christophe Rebejkow



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/37061>

DOI : 10.4000/studifrancesi.37061

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2004

Pagination : 527-539

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Christophe Rebejkow, « Note sur le discours de Miss Polly Baker et la mystification dans le *Supplément au voyage de Bougainville* », *Studi Francesi* [En ligne], 144 (XLVIII | III) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/37061> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.37061>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Note sur le discours de Miss Polly Baker et la mystification dans le Supplément au voyage de Bougainville

L'histoire de Miss Polly Baker, tardivement insérée par Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville*¹, a fait l'objet de commentaires, souvent pertinents. Cependant, elle n'a pas été abordée sous l'angle de la mystification, alors que de nombreux textes de Diderot sont mystificateurs: outre *Jacques le fataliste*, on peut citer le conte éponyme, *Mystification*, *La Religieuse*, *Les deux amis de Bourbonne*, la *Lettre sur les aveugles* (le discours qu'aurait prononcé Saunderson sur son lit de mort), *Est-il bon? Est-il méchant?...* Nous le verrons, la conception de Diderot en matière de mystification a varié, tout au long de ses écrits.

Dans le *Supplément*, les indices visant à dénoncer le discours de Polly Baker comme mystification ont été fortement édulcorés par rapport au texte original de B. Franklin (dont c'est une traduction), publié en 1747 dans le *London Chronicle*. Diderot tendrait-il à faire du discours de Polly Baker un «fait» sérieux... et non une mystification? L'absence de l'humour de l'auteur américain, soulignée par J. V. Johanson², tant dans le *Supplément au voyage de Bougainville* que dans l'*Histoire des deux Indes* (ou HDI) qui reprend avec des variations dans les éditions de 1770, 1774 et de 1780 le texte original anglais, indique-t-elle que Diderot aurait réellement été la dupe de Franklin?

Comment s'accorde l'ajout de l'anecdote de Miss Polly Baker avec les conceptions de Diderot en matière de mystification, où l'ironie domine, et à son hésitation finale sur sa poésie, à la fin de sa vie?

Avant d'étudier le discours de Polly Baker, il convient de s'arrêter sur la date de l'écriture et de l'insertion de l'anecdote dans le *Supplément*. Une analyse du texte permet en effet de préciser quelque peu ces points.

1. La datation de l'insertion de l'anecdote de Miss Polly Baker

Le manuscrit de Leningrad, dû à la plume experte de Roland Girbal, copiste préféré de Diderot à la fin de sa vie, est le seul manuscrit du *Supplément au voyage de Bougainville* à présenter l'épisode de Miss Polly Baker³. Postérieure à 1780 selon J. V. Johanson⁵, l'anecdote de Miss Polly Baker semble bien avoir été insérée après

(1) Nous nous référons à Diderot, *Oeuvres complètes*, publiées sous la direction de R. Lewinter, Le Club français du livre, Paris 1969-1973, 15 vol., édition désignée ci-dessous par LEW. Suivent le numéro du tome, en caractères romains, et de la page. Nous renverrons le cas échéant à d'autres éditions, telles celles de H. Dieckmann ou de G. Chinard.

(2) J. V. JOHANSON, *Etudes sur Denis Diderot*, Göteborg, 1927, pp. 73-93. Il donne le texte du manuscrit de Leningrad accompagné d'un long commentaire de cette anecdote.

(3) Dans *La Religieuse*, Diderot se méfiait de ses amis du «commun conseil de la fourberie». Lui-même s'est cru joué «par le marquis et par ses amis» (LEW, IV, p. 688), ce que confirme la

correspondance: «Le marquis a répondu! Et cela est bien vrai! N'y a-t-il point là-dedans quelque friponnerie? Car je me méfie un peu de vous tous» (à Madame d'Épinay, vers le 10 février 1760, LEW, IV, p. 797).

(4) Il existe une copie de ce manuscrit, caviardée par M. de Vandeuil, gendre de Diderot, en vue d'une éventuelle publication (BNF, mss, n. a.fr. 13731. Cf. H. DIECKMANN, *Inventaire du fonds Vandeuil et inédits de Diderot*, Genève, Droz, 1951, p. 26-27, n° 4). Nous ne tenons pas compte de ce manuscrit, dû au copiste B de P. Vernière (*Diderot, ses manuscrits et ses copistes*, Paris, Klincksiek, 1967), effectué sur le manuscrit de Leningrad, comme l'indique le nombre de pages de cette dernière copie porté *in fine*. Mais tous les manuscrits

mars 1781, si l'on s'en rapporte à ces lignes du *Supplément au voyage de Bougainville*, qui renvoient à un événement bien daté: « A. Mais l'homme est mort; il a souffert de l'injure qu'il a reçue de ses contemporains, et il est insensible à la réparation qu'il obtient de la postérité» (LEW, X, p. 228). Ces mots «l'homme est mort», n'indiquent bien sûr aucunement que l'abbé Raynal est mort au moment où Diderot écrit (l'abbé ne mourra qu'en 1796); ils signifient probablement que, lorsque l'on réhabilitera Raynal, il sera mort. Mais surtout ils font référence à un fait très précis: l'interdiction de l'*Histoire des deux Indes*, sa condamnation par le Parlement à être brûlée en place publique, et l'exil forcé de Raynal (il alla à Spa, où il retrouva Grimm, éditeur de la *Correspondance Littéraire*, revue manuscrite à destination des têtes couronnées de l'Europe éclairée, dans laquelle fut publié le *Supplément* en 1773 et en 1774). En effet, l'édition de 1780 de l'HDI, arrivée début 1781 en France, est la première qui porte le nom de l'auteur: Raynal. Le tome 1 de l'édition en 10 volumes in 8, tout comme celui de l'édition en 5 volumes in 4 (Genève, J.-L. Pellet, 1780)⁶ de l'*Histoire des deux Indes* présente son portrait au regard courroucé (probablement devant les méfaits de la colonisation). Le post-scriptum de la *Lettre apologétique de l'abbé Raynal à Monsieur Grimm* évoque d'ailleurs le bannissement de l'abbé:

J'entends crier sous ma fenêtre la condamnation de l'abbé. Je la lis. Je l'ai lue. Tombent sur la tête de ces infâmes et du vieil imbécile qu'ils ont servi l'ignominie et les exécutions qui tombèrent autrefois sur la tête des Athéniens qui firent boire la ciguë à Socrate⁷. [...] [Post-scriptum du 25 mai 1781.] (LEW, XIII, p. 79)

On peut bien sûr penser que des rumeurs faisant de Raynal le compilateur plus que l'auteur de l'HDI circulaient bien avant la diffusion de l'HDI début 1781⁸. Mais la publication de l'édition de 1780 met définitivement fin à ces dernières et ne laisse planer aucune incertitude concernant l'auteur *avoué* du texte. On a donc pu alors

des aux copistes ayant travaillé sous la direction de Girbal ne portent pas de chiffre final: le prouvent par exemple les copies des *Lettres à Falconet* et des *Lettres à Sophie Volland*, dues aux copistes B, C, D de P. Vernière. L'absence de chiffre *in fine* semble montrer que ces copies, à la différence d'autres dues à ces mêmes copistes, n'ont pas été supervisées par Girbal: elles ont probablement été faites sur ordre du genre de Diderot, M. de Vandeuil. Ce qui est curieux, c'est que la copie du *Rêve de d'Alembert* (n.a.fr. 13730), due au copiste C selon Paul Vernière, où certains passages lestes sont déjà omis, porte *seulement* un renvoi à la page 37 du manuscrit de Leningrad, et est antérieure aux copies faites sous la direction de Girbal (les copies portant un chiffre final sont conformes aux manuscrits de Leningrad, avant correction par Vandeuil). Le fait d'indiquer le nombre de pages de la copie mère qui permettait de retracer une filiation entre les manuscrits (et facilitait également le paiement des scribes), resta incompris de Vandeuil: le montre la correction finale de ce dernier sur la copie B (n.a.fr. 13736) du *Paradoxe sur le comédien* où l'indication de page [168] du manuscrit de Leningrad a été transformée en indication de datation [1768]! C est peut-être un des quatre copistes qui travaillaient pour Diderot en 1781 (cf. la lettre de Diderot à Sedaine du 11/11/81, LEW, XIII, p. 1010). Il est le seul à avoir copié à la même époque un même texte pour les deux fonds: le *Discours au roi par les*

députés d'une cour souveraine, sans chiffre *in fine* (hormis les copies D *Du Poète Sadi*, présentes dans le fonds Vandeuil et dans celui de Leningrad; mais celles-ci ont été faites sur la copie A [B.N., n.a.fr. 13765], destinée à L puis momentanément égarée). Nous verrions volontiers en C un voisin de Diderot, en qui il avait confiance au point de lui confier un autographe précieux: Lesage, qu'il adresse à Girbal (cf. P. Vernière, *op. cit.*, p. 31).

(5) J. V. JOHANSON, *op. cit.*, pp. 73-93.

(6) Sur l'achèvement de cette édition en 1780 et la découverte d'un contrat inédit, voir notre article: «Quelques réflexions sur l'appel au soulèvement dans la 3^e édition [1780] de l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal» («Literaturwissenschaftliches Jahrbuch», Bd 44, 2003, pp. 99-123).

(7) L'image de la mort de Socrate était présente dans le texte du 25 mai 1781; on sait qu'elle est récurrente chez Diderot, depuis son enfermement à Vincennes en 1749.

(8) Sur internet (<http://www.ulg.ac.be/moriane/hdi/descr-em.htm>), on trouve recensée une édition de l'HDI où figure le portrait de Raynal, *mais qui ne le mentionne pas nommément sur la page de titre*. Deuxième édition, réimpression: «A Maestricht, Dufour et Roux», in-8°, 6 tomes, Tome I pp. [i]: portrait de Raynal. Cinquième édition, augmentée de VARIANTES. A MAESTRICHT; Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs & Libraires, associés. M. DCC. LXXXVII.

véritablement accuser Raynal de n'être qu'un prête-nom. L'histoire de Polly Baker a ainsi dû être réécrite par Diderot après la rédaction de la *Lettre apologétique*. En tout cas, il est intéressant de noter que le texte en diffère du texte publié dans l'HDI, comme l'ont remarqué les commentateurs depuis la découverte du manuscrit de Leningrad par J. V. Johanson (outre ce dernier, on peut citer G. Chinard, Max Hall⁹, etc.; nous reviendrons d'ailleurs sur certaines de ces différences).

Le texte remanié de l'anecdote de Polly Baker, tel qu'il se présente dans le manuscrit de Leningrad du *Supplément au voyage de Bougainville* (au tome XVII de la collection des manuscrits de Diderot), apparaît donc bien fort tardif, postérieur à l'écriture de la *Lettre apologétique de l'abbé Raynal à Monsieur Grimm (Est-il bon? Est-il méchant?)*, comédie, semble être le dernier texte que Diderot ait revu). Préliminaire nécessaire à l'examen de l'histoire de Miss Polly Baker, une brève approche de la mystification en littérature nous permettra de replacer l'anecdote dans le contexte de la poétique de la mystification chez Diderot.

2. Différentes conceptions de la mystification

2.1. La mystification comme doute sur la paternité d'un certain nombre d'énoncés

Le terme de mystification évoque tout d'abord, en littérature, une imposture littéraire, au sens où l'entendait Quérard au début du XIXe siècle, dans ses *Supercherries littéraires*: l'auteur réel n'est pas l'auteur supposé. Conçue sous cet angle, la mystification peut être définie comme erreur sur la paternité d'un certain nombre d'énoncés, qu'il s'agisse de pseudonymie, de plagiat, d'écrits apocryphes, de faux littéraires et autres prête-noms¹⁰. Les exemples sont fréquents en littérature: au vingtième siècle, il y eut (entre autres) Emile Ajar (alias Romain Gary, de son vrai nom Romain Kacew: *La Vie devant soi*, *Pseudo...*), Boris Vian (*J'irai cracher sur vos tombes*, prétendument traduit de l'auteur anglais Vernon Sullivan), R. Queneau (*On est toujours trop bon avec les femmes*). Cette conception classique a été naguère étudiée par Jean-François Jeandillou¹¹. Appliquée aux textes littéraires, en particulier à ceux de Mérimée (*Théâtre de Clara Gazul*), de Pierre Louÿs (*Chansons de Bilitis*), etc. elle demeure tout à fait pertinente. Le discours de Miss Polly Baker, écrit par Benjamin Franklin et publié dans le *London Chronicle* en 1747 relève donc bien de cet aspect, de même que le discours de Saunderson mourant dans la *Lettre sur les aveugles*, en fait écrit par Diderot.

2.2. La mystification, double langage

Cependant, chez Diderot (mais aussi chez Percec, par exemple)¹² autre chose est aussi en jeu, qui relève de l'esthétique littéraire, la mystification¹³ pouvant être

(9) M. HALL, *Benjamin Franklin et Polly Baker: the history of a literary deception*, Chapel Hill [N. C.], 1960.

(10) Voir, par exemple, l'entrée «Raynal, Guillaume-Thomas», de son ouvrage: la collaboration de Diderot, d'Holbach, Saint-Lambert, Pechméjea, etc. à l'*Histoire des deux Indes* de Raynal peut ainsi être considérée comme un type de mystification littéraire.

(11) Cf. J. F. JEANDILLOU, *Esthétique de la mystification*, Paris, Minuit, 1994.

(12) Cf. D. QUÉLEN, J.-C. REBEJKOW, «Un cabinet

d'amateur: le lecteur ébloui» (en collaboration), «Cahiers Georges Percec» 6, 1996, pp. 173-184.

(13) Selon l'éminent spécialiste J. FABRE, *mystifier* est un verbe inventé par Poinsinet (J. Fabre (ed), Diderot, *Le Neveu de Rameau*, Genève, Droz, 1950, p. 150). Nous ne nous en tenons pas à l'acception initiale du mot «mystification» et à ses liens possibles avec le persiflage; cette définition de la mystification comme manipulation de groupe, entreprise de tromperie qui a réellement été mise en œuvre, apparaît en effet réductrice: elle ne tient pas compte de l'évolution rapide de la conception de la mystification, et de ses

comparée à l'anamorphose en peinture¹⁴. La mystification dévoile sa nature duelle. Pour exister, elle doit être reconnue, et doit se révéler elle-même au lecteur, tout en gardant une apparence de vérité, sinon il s'agit simplement d'une tromperie (le lecteur pouvant rester indéfiniment trompé). D'où une ambivalence fondamentale du concept de mystification, certains de ses éléments offrant une double lecture possible, comme le montre par exemple la poétique du conte réaliste définie dans *Les deux amis de Bourbonne*: «Véridique et menteur» à la fois, écrit Diderot (LEW, VIII, p. 711)¹⁵. Tout dépend alors du point de vue où on se place. La mystification est ainsi une anamorphose littéraire¹⁶, les artifices mystificateurs étant toujours susceptibles d'une double interprétation.

2.3. Les cautions de la mystification. Indices externes, indices internes. Le détail, les témoins

La mystification peut être cautionnée par différents procédés. Le petit détail vrai, qui conforte l'illusion, les indices internes et externes.

– *Le petit détail vrai*. Il garantit en partie l'histoire inventée. Aussi *le détail vrai* a-t-il un rôle non négligeable à jouer, car il assure la vérité de la fiction:

Comment s'y prendra donc ce conteur-ci pour vous tromper? Le voici. Il parsèmera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous-même: Ma foi, cela est vrai! On n'invente pas ces choses-là (LEW, VIII, p. 710).

Dans *La Religieuse*, l'illusion est assurée par des détails, par exemple celui de la présentation du trousseau de Suzanne Simonin (dont le contenu a été probablement suggéré à Diderot par Madame d'Épinay).

– *Les indices internes*. Certains éléments, propres à l'œuvre, peuvent dénoncer la mystification. Il s'agit de la révélation, faite à un moment ou à un autre du texte, que le lecteur peut avoir été dupé. Dans *Mystification*, l'avertissement de Diderot à Mademoiselle Dornet, indiquant que Desbrosses pourrait l'avoir jouée, en est une preuve, il accuse Desbrosses de fripon: «Il en a bien le jeu» (LEW, VII, p. 467)¹⁷. Cet avertissement s'accompagne d'autres mises en garde ironiques.

sens actuels, tout à fait viable si on l'applique aux textes de Diderot en particulier. C'est se priver, par exemple, d'examiner la façon dont la mystification de *La Religieuse* opère non seulement sur les lecteurs de la *Correspondance Littéraire* et non plus simplement sur le marquis de Croismare, via la *Préface* diffusée en 1782, mais également sur les lecteurs potentiels (le récepteur, au sens jakobsonien)... Par ailleurs, si Diderot utilise très tôt le mot de *persiflage*, dès *Les Bijoux indiscrets* (il avait également avec Rousseau le projet d'une feuille intitulée *Le persifleur*), les termes appartenant au champ lexical de «persiflage» sont notamment absents d'écrits qui procèdent par mystification, comme *Mystification*, récit éponyme de 1767, *Les deux amis de Bourbonne*, *Jacques le fataliste*; seul le dernier état du texte de son ultime comédie *Est-il bon? Est-il méchant?* présente par deux fois ce terme («l'Officieux persifleur» en titre de la page de garde; «me persifloit», LEW, XIII, p. 261).

(14) Nous utilisons ici le terme d'*anamorphose* dans un sens différent de celui de Pierre Hartmann, qui, dans un article de référence, applique

la notion d'anamorphose au palimpseste des aveux du vieillard, qui «recouvre non une parole plus ancienne, mais une parole plus récente» («Les aveux du vieillard comme anamorphose littéraire (contribution à une lecture critique du *Supplément au voyage de Bougainville*)», «Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie» 16, 1994, 61-70, p. 69).

(15) Cf. J.-C. REBEJKOW, *Quelques réflexions à propos de la révision des Deux amis de Bourbonne par Diderot*, «Les Lettres Romanes», 3-4, vol. 50, 1996, pp. 193-209.

(16) Voir notamment, sur l'anamorphose, notre article: *Matérialisme, anamorphose et mystification dans la Lettre sur les aveugles de Diderot*, «Poetica», 3-4, 1998, pp. 415-434. En peinture, on peut aussi renvoyer au célèbre, tableau d'Holbein, *Les Ambassadeurs*. De même, un texte littéraire peut offrir une double prise à l'interprétation.

(17) Voir notre article: *A propos de Mystification: l'ironie de Diderot*, «The Romanic Review», vol. 89/4, 1998, pp. 507-521.

– *Les indices externes.* Dans *Les deux amis de Bourbonne*, par exemple, l’anecdote de Romano et Testalunga (LEW, VIII, p. 701-702), réelle, tirée du *Voyage en Sicile* de Riedesel paru en 1773, témoigne de la vérité d’une amitié, et confère ainsi à l’histoire inventée de Félix et d’Olivier un air d’authenticité; cependant le lecteur peut toujours se documenter, et voir que la mystification de Félix est un mensonge romanesque. Dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot s’appuie sur un livre qu’aurait écrit un certain William Inchlif, pour attester le discours que Saunderson aurait prononcé sur son lit de mort: la référence au livre joue ainsi finalement le rôle de révélateur de la mystification.

2.4. La poétique de la mystification en question dans *La Religieuse*

À la fin de sa vie, dans la *Préface* de *La Religieuse* diffusée dans la *Correspondance Littéraire*, Diderot semble, sinon mettre radicalement et totalement en cause la poétique de la mystification élaborée dans *Les deux amis de Bourbonne*, du moins se demander quels en sont les bons moyens; mais ceci de façon indirecte, biaisée, en attribuant ses propres réflexions à autrui. La *Question aux gens de lettres* de *La Religieuse* oppose ainsi le pathétique et le romanesque engendrant l’admiration, à la révision dans un esprit de vraisemblance destiné à produire l’illusion:

Question aux gens de lettres

Monsieur Diderot, après avoir passé des matinées à composer des lettres bien écrites, bien pensées, bien pathétiques, bien romanesques, employait des journées à les gâter en supprimant, sur les conseils de sa femme et de ses associés en scélératesse, tout ce qu’elles avaient de saillant, d’exagéré, de contraire à l’extrême simplicité et à la dernière vraisemblance; en sorte que si l’on eût ramassé dans la rue les premières, on eût dit: «Cela est beau, fort beau» et que si l’on eût ramassé les dernières, on eût dit: «Cela est bien vrai...» Quelles sont les bonnes? Sont-ce celles qui auraient peut-être obtenu l’admiration? Ou celles qui devaient certainement produire l’illusion? (LEW, IV, p. 713).

Dans la *Préface* de *La Religieuse*, Diderot s’interroge: l’illusion semble aller à l’encontre du pathétique. Un même élément ne peut à la fois être pathétique et dénoncer le texte comme une fiction: le *ou* est ici exclusif. Cette position engage ainsi l’évolution de la poétique de la mystification chez Diderot¹⁸. Il ne théorise pas; il hésite plutôt dans la *Préface* de 1782 (qui semble pratiquement contemporaine de la révision finale du *Supplément*) sur les moyens et sur le but de la mystification et semble finalement, dans la *Question aux gens de Lettres*, adopter une position intermédiaire entre mystification et pathétique.

Comment le discours de Miss Polly Baker dans le *Supplément au voyage de Bougainville* se situe-t-il par rapport à la mystification? Rappelons d’abord la substance de ce discours et quelques-uns des liens qu’il entretient avec le reste du *Supplément*.

3. Le discours de Miss Polly Baker

3.1. Liens entre le discours et le texte qu’il complète

Laissons au Diderot du *Supplément* le soin d’exposer brièvement la raison pour laquelle Polly Baker est amenée à se défendre devant ses juges:

(18) Voir notre article: Double lecture, double écriture: la mystification en question dans la *Préface* de *La Religieuse* de Diderot, «Studi settecenteschi», 19, 1999, pp. 445-465.

Une fille, Miss Polly Baker, devenue grosse pour la cinquième fois, fut traduite devant le tribunal de justice de Connecticut, près de Boston. La loi condamne toutes les personnes du sexe qui ne doivent le titre de mère qu'au libertinage à une amende, ou à une punition corporelle lorsqu'elles ne peuvent payer l'amende (LEW, X, p. 225).

Polly Baker est accusée par ses juges d'avoir eu des enfants naturels, et d'avoir été inconstante¹⁹, ce qui à l'époque était condamné par la loi. On sait quelle est l'importance du thème de l'enfant naturel chez Diderot, du *Fils naturel* à *Est-il bon? Est-il méchant?*, en passant notamment par *Le Rêve de d'Alembert* ou *La Religieuse*. Elle se défend, arguant avoir été abandonnée après avoir été séduite²⁰.

L'anecdote de Miss Polly Baker n'est certes pas déplacée dans l'économie du *Supplément*. Récemment, David Anderson a examiné avec sagacité certains de ses liens avec la thématique d'ensemble, pensant que l'insertion de cet épisode permet seule de résoudre la série d'images anaphoriques du texte²¹. H. Dieckmann, dans son édition, souligne que le «rapport entre cette addition et le sous-titre du *Supplément* est évident; il a déjà été noté par l'érudit suédois Yrjö Him en 1913» (*op. cit.*, p. XXVII).

Notons que l'apologie de la fécondité est sensible dans le discours de Polly Baker: «Est-ce un crime d'augmenter les sujets de Sa Majesté dans une nouvelle contrée qui manque d'habitants? [...]» (LEW, X, p. 226). Diderot s'en prend ici aux lois qui condamnent des actions naturelles à être des crimes. Ces lignes prolongent l'aspect populationniste des vues de Diderot développé juste avant l'insertion du discours:

Il n'y a presque rien de commun entre la Vénus d'Athènes et celle de Tahiti; l'une est Vénus galante, l'autre est Vénus féconde. Une Tahitienne disait un jour avec mépris à une autre femme du pays: Tu es belle, mais tu fais de laids enfants; je suis laide, mais je fais de beaux enfants, c'est moi que les hommes préfèrent. (LEW, X, p. 226).

Polly Baker souligne explicitement que ses vues sur la procréation sont en harmonie avec celles de la Bible:

[...] je ne suis point un théologien, mais j'ai peine à croire que ce me soit un grand crime d'avoir donné le jour à de beaux enfants que Dieu a doués d'âmes immortelles et qui l'adorent. Si vous faites des lois qui changent la nature des actions et en font des crimes, faites-en contre les célibataires dont le nombre augmente tous les jours, qui portent la séduction et l'opprobre dans les familles, qui trompent les jeunes filles comme je l'ai été, et qui les forcent à vivre dans l'état honteux dans lequel je vis au milieu d'une société qui les repousse et qui les méprise (LEW, X, p. 227).

(19) Une édition récente du *Supplément* renvoie aux *Observations sur le Nakaz*: «L'indissolubilité est contraire à l'inconstance naturelle de l'homme» (Paris, Gallimard, coll. «Folio», 2002, note 1 p. 177, relative à la p. 55). Nous n'avons pas retrouvé la source de cette citation dans le ms n.a.fr. 24.938, revu par le philosophe. La citation proviendrait-elle de l'*Histoire des deux Indes*? Concernant le thème de l'inconstance, on peut se référer au commentaire de Diderot sur les articles 426 à 438 des *Observations...*, et à l'article «Indissoluble» de l'*Encyclopédie*: Les législateurs qui ont préparé aux hommes des liens indissolubles, n'ont guère connu son inconstance naturelle. Combien ils ont fait de criminels et de malheureux? (LEW, XV, p. 299).

(20) Le thème du «lâche séducteur» était déjà évoqué dans le *Supplément* (LEW, X, p. 219).

(21) David Anderson note: «Polly's New England appears suddenly to offer an entirely new perspective from which Orou's Tahiti and the chaplain's Europe might be seen. In that vein, the unity of the final version of the *Supplément* might be defined as a series of anaphoric images, brought to resolution in the Polly Baker story, where converging themes of free love, relative morality, myth and reality are interwoven in regular patterns, with "digression" then emerging as a poetic discovery of significance". (D. ANDERSON, *The Polly Baker digression in Diderot's Supplément* au voyage de Bougainville, «Diderot Studies», XXV, 1995, pp. 15-27, ici p. 19; voir aussi p. 26: "It is uniquely in a P. Baker illuio that some kind of resolution might occur").

En effet, ces idées semblent conformes au précepte de la *Genèse*: «croyez et multipliez» qui s'accorde également avec le discours du vieillard: «ils croissent pour multiplier, et ils n'y trouvent ni vice, ni honte» (LEW, X, p. 208)²². Ces propos font évidemment écho aux vœux d'Orou sur ce que devrait être la religion:

Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles religion; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous; de donner l'existence à un de tes semblables; de rendre un service que le père, la mère et les enfants te demandent; de t'acquitter envers un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation, en l'accroissant d'un sujet de plus (LEW, X, p. 211)²³.

Orou condamne ici l'emprise de la religion. Le thème de l'homme écartelé entre les trois codes contradictoires (civil, naturel, religieux) ordonnait déjà l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, où Diderot bannit le code religieux, comme en font foi l'affaire de la consultation du père Bouin à propos du testament, et celle du chapelier. Diderot indiquait que les trois codes peuvent coexister, à la condition expresse que le code religieux et le code civil soient subordonnés au code naturel, ce qui revient à les vider de leur substance. Si le code religieux peut trouver son utilité dans les pays civilisés, il n'en va pas de même pour un pays vierge, la Tahiti de Bougainville par exemple, car «il lui [le sauvage] est plus facile de se défaire de son trop de rusticité qu'à nous [européens] de revenir sur nos pas et de réformer nos abus» (LEW, X, pp. 240-241)²⁴. L'utopie esquissée dans la seconde section du *Supplément*, comme le relève Diderot, n'est ainsi cependant pas applicable à Paris, à un État policé; elle l'est uniquement à un État encore vierge, ou bien éventuellement à un état mi vierge, mi policé: la Nouvelle-Angleterre ou la Russie de Catherine II.

Les vœux de Diderot sur l'eugénisme sont par ailleurs sensibles dans le discours que tient Thia à l'aumônier:

Thia la plus jeune embrassait ses genoux et lui disait: -Étranger, n'afflige pas mon père, n'afflige pas ma mère, ne m'afflige pas. Ignore-moi dans la cabane et parmi les miens. Elève-moi au rang de mes sœurs qui se moquent de moi. Asto, l'aînée, a déjà trois enfants; Palti, la seconde, en a deux; et Thia n'en a point. Étranger, honnête étranger, ne me rebute pas. Rends-moi mère (LEW, X, p. 213).

La sexualité est ainsi conçue en vue de la procréation et non en fonction du plaisir physique, dans le discours de Miss Polly Baker, tout comme dans le reste du *Supplément*, comme en témoignent les voiles qui mettent un frein au libertinage (LEW, X, p. 223).

Le discours de Miss Polly Baker est une traduction de l'anglais. On est frappé de voir, dans le *Supplément*, l'importance que prend la traduction.

3.2. Le *Supplément* et la question des traductions

On a souvent mis en parallèle l'anecdote de Polly Baker avec le discours du vieillard à Orou, qui ne peut en fait être prononcé que par un européen. Cela est en

(22) Voir sur ce point D. ANDERSON: "in that context it is especially paradoxical and ironic for Diderot that Polly's redemption should be defined in terms of christian (and puritan!) matrimony" (op. cit., p. 26).

(23) Position de Diderot qui, dans l'*Encyclopédie*,

s'exprimait contre le célibat des prêtres (dans l'article *Célibat*).

(24) Présent dans le *Salon de 1767*, ce thème est repris dans l'*HDI* (Genève, J. L. Pellet, 1780, édition in 4°, L. XIX, Ch. 4; t. IV, p. 694).

outre sensible dans le fait que tous les deux sont présentés comme étant des traductions; par exemple en ce qui concerne celui (oral) en tahitien du vieillard à Orou. Ce discours fait l'objet d'une traduction écrite d'Orou en espagnol:

A. [...] il me semble retrouver des idées et des tournures européennes. B. Pensez donc que c'est une traduction du tahitien en espagnol, et de l'espagnol en français. Le vieillard s'était rendu, la nuit, chez cet Orou qu'il a interpellé, et dans la case duquel l'usage de la langue espagnole s'était conservé de temps immémorial. Orou avait écrit en espagnol la harangue du vieillard; et Bougainville en avait une copie à la main, tandis que le Tahitien la prononçait (LEW, X, p. 209).

Le fait que «l'usage de la langue espagnole s'était conservé de temps immémorial» indique assez que Diderot ne sacrifie pas à la couleur locale, et qu'il affirme que le «bon sauvage» est un mythe.

Les traductions sont très présentes dans le *Supplément* (traduction de l'espagnol, du tahitien, de l'anglais) de même que (à un autre niveau) les textes rapportés: le *Voyage autour du monde* de Bougainville, le «supplément» à ce voyage (écrit par Bougainville) que lit l'un des interlocuteurs, et qui n'est pas accessible directement au lecteur. L'un des deux interlocuteurs (A) est censé uniquement le feuilleter:

A. Est-ce que vous donneriez dans la fable de Tahiti?

B. Ce n'est point une fable, et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le supplément de son *Voyage*.

A. Et où trouve-t-on ce supplément?

B. Là, sur cette table.

A. Est-ce que vous ne me le confierez pas?

B. Non; mais nous pourrions le parcourir ensemble si vous voulez (LEW, X, p. 204).

Cette question des traductions est à associer étroitement avec celle de l'utopie, et, nous le verrons, avec celle de la mystification. En effet, la révélation de la mystification passe par des indices externes, et n'est perceptible pour le lecteur que grâce à la comparaison des différentes traductions du discours de Polly Baker. Il est significatif que Diderot, tout au long du *Supplément*, délègue ou feigne de déléguer sa parole (ou encore de l'emprunter) à tel ou tel ouvrage ou personnage: l'écriture du texte en devient une lecture.

Mais avant tout examen de la mystification de Polly Baker dans le *Supplément*, un doute peut demeurer: Diderot aurait-il donné dans la fable de Benjamin Franklin?

3.3. Diderot mystifié par Benjamin Franklin?

B. Didier, dans son édition des *Contes* de Diderot parue récemment²⁵, pense que Diderot a été victime d'une mystification de B. Franklin²⁶, à propos de P. Baker. Nous pouvons émettre quelques réserves à propos de cette hypothèse. En effet, Diderot nous invite à y regarder de plus près, en suggérant une mystification possible. Il affirme que Raynal n'a pas employé de mains étrangères pour l'*Histoire des deux Indes*:

(25) Paris, L. G. F. «Le livre de poche» n° 3144 (2002), note 2, p. 199. Voir aussi P.-E. LEVAYER (éd.), Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, L. G. F. «Le livre de poche» n° 13809 (2002), note 4, p. 69: «on ne sait si Diderot a été la dupe de cette fable».

(26) Les éditeurs du *Supplément* dans la dernière édition des *Œuvres complètes* (Paris, Hermann, 1975; ci-après: DPV), se posent également la question: «Est-il possible que l'auteur de *Mystification* et de *La Religieuse* ait pris pour avérée une histoire imaginée de toute pièce» (DPV, p. 645, *Appendice*, note 50).

A. Et ce n'est pas là un conte de votre invention?

B. Non.

A. J'en suis bien aise.

B. Je ne sais si l'abbé Raynal ne rapporte pas le fait et le discours dans son *Histoire du commerce des deux Indes*.

A. Ouvrage excellent et d'un ton si différent des précédents qu'on a soupçonné l'abbé d'y avoir employé des mains étrangères.

B. C'est une injustice.

A. Ou une méchanceté²⁷. On dépèce le laurier qui ceint la tête d'un grand homme et on le dépèce si bien qu'il ne lui en reste plus qu'une feuille.

B. Mais le temps rassemble les feuilles éparses et refait la couronne.

A. Mais l'homme est mort; il a souffert de l'injure qu'il a reçue de ses contemporains, et il est insensible à la réparation qu'il obtient de la postérité (LEW, X, pp. 227-28).

Ces lignes du *Supplément* nous suggèrent deux remarques:

a. Diderot affirme que Raynal est bien l'auteur de l'*Histoire*, d'une façon qui paraît trop manifeste. Il nous semble qu'il s'agit ici d'une mystification (au sens classique de l'erreur sur la paternité d'énoncés, Raynal apparaissant comme un prête-nom). Diderot, qui a collaboré à l'HDI, sait pertinemment que Raynal a dû s'entourer de collaborateurs (les *Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe*, parus dans la *Correspondance littéraire* de Grimm en 1772 sous le nom de Diderot, avant d'être remaniés pour l'édition de l'HDI de 1774, en sont notamment la preuve)! Certes, dans le manuscrit n.a.fr. 24.938 des *Fragments divers* (version originale des *Fragments politiques*), seul témoignage de l'état initial des contributions de Diderot à l'HDI, une note portée sur le fragment *Des mines*, indique: «quelques idées dont l'auteur pourra faire usage à sa fantaisie»; l'auteur désigne alors Raynal et non Diderot! Mais Diderot, rapporte Salverte, avait «marqué au crayon sur son exemplaire de l'édition 1780 in-4° tous les paragraphes qui lui appartenaient»²⁸: cette note, qu'il n'y a aucune raison valable de contester, prouve bien le souci de Diderot, à la fin de sa vie, de rassembler ses biens éparpillés.

b. L'épisode de Miss Polly Baker, est présenté comme un «fait» avéré. Pour cautionner son propos, Diderot renvoie ainsi explicitement, dans le *Supplément*, à l'*Histoire des deux Indes*, où l'anecdote est différemment traduite. Or, le texte des éditions de l'HDI, comme les érudits l'ont déjà remarqué, diffère de celui du *Supplément* (Diderot qui a revu l'ensemble du manuscrit de l'édition de 1780 de l'*Histoire des deux Indes*, est revenu, pour les traductions de l'HDI 1780 et du *Supplément*, au texte anglais paru en 1747). En outre, la mystification avait été éventée par Voltaire, puis par Franklin lui-même, qui en avait averti Raynal et Diderot²⁹. Il paraît pour le moins étonnant que Diderot n'ait pas tenu compte de ces mises en garde.

Diderot paraît donc bien avoir été au courant de cette supercherie. Il importe d'abord de savoir à qui cette mystification du *Supplément* est destinée, et comment elle est perceptible pour le destinataire.

(27) Dans la copie B du *Supplément* (n.a.fr. 13731), M. de Vandeul a corrigé ce passage, soulignant explicitement la collaboration de Diderot à l'ouvrage de Raynal: «B. C'est une conjecture hasardée par les ennemis de cet authœur. A. Vous avez raison... [remplace: c'est une injustice / Ou une méchanceté]» (H. Dieckmann, édition du *Supplément au voyage de Bougainville*. Genève, Droz, 1955, note 967, pp. 37-38).

(28) Cité par H. DIECKMANN, *Inventaire du fonds Vandeul*, op. cit., p. 152.

(29) G. CHINARD précise: «quelques années plus tard selon Jefferson, ce dernier [Franklin] révéla à l'abbé qu'il était l'auteur de ce récit purement imaginaire. Il est probable que Raynal, lui aussi, s'est servi de la version anglaise. Enfin il importe de remarquer que dès 1774, Voltaire avait indiqué que l'histoire de Polly Baker était «une plaisanterie, un pamphlet de l'illustre Franklin». Voir sur ce point A. FEUGÈRE, *L'abbé Raynal*, Angoulême, 1922, p. 219 (*Supplément au voyage de Bougainville*, édité par G. Chinard, Paris, 1935, note 1, p. 154).

3.4. La mystification du *Supplément*: son public; les indices qui la révèlent

Quel est le destinataire de cette mystification? On songe bien sûr au lecteur indéterminé qui prendra connaissance de la mystification (la postérité: le lecteur d'aujourd'hui, par exemple), mais le lecteur du XVIII^e siècle, c'est l'impériale destinataire du texte pour qui Diderot faisait copier ses manuscrits: Catherine II. La comparaison du texte des *Fragments politiques* diffusés dans la *Correspondance Littéraire* en 1772 avec celui de l'HDI (édition de 1774, ou même de 1780) indique bien que Diderot a collaboré à l'HDI. Catherine II, abonnée à la *Correspondance littéraire*, n'a pu manquer de les recevoir (on ne sait si un exemplaire de l'HDI [édition de 1780] lui fut envoyé, l'inventaire de la bibliothèque de Diderot n'ayant pas été dressé ou retrouvé).

Il y a une certaine parenté entre cette mystification et celle de *La Religieuse*. Dans ce dernier texte, certains ajouts (l'anecdote de d'Alainville, par exemple, disant que Diderot se désole d'un conte qu'il se faisait, anecdote en fait écrite par le philosophe) sont une autre tentative de mystification (conçue comme erreur sur la paternité de certains énoncés), perceptible pour celui qui peut recourir aux manuscrits autographes, mais pas forcément pour le lecteur de la *Correspondance Littéraire* (qui peut les attribuer à Diderot), et encore moins pour celui qui n'a seulement accès qu'au dernier état du texte. Dans le *Supplément*, la mystification n'est sensible que pour celui qui peut comparer la version du manuscrit de Leningrad aux versions de l'HDI. Mais il faut noter que déjà, le lecteur pouvait confronter les textes des deux éditions de l'HDI à l'original de B. Franklin, et se rendre compte qu'il avait été dupé.

L'incitation à la comparaison de textes comme indice de la mystification est remarquable dans un texte qui joue sans cesse sur les questions de traduction, du tahitien, de l'espagnol, de l'anglais. Les différentes traductions sont un indice à douter de la validité du «fait». L'appel à l'intertextualité, qui joue ici le rôle d'un véritable révélateur, est frappant; il invite le lecteur à *comparer*, à se pencher sur le *rapport* entre les différentes versions des *discours* (*Supplément*, et *HDI* 1774 ou éventuellement 1780), entre leurs traductions, et dévoile en même temps la supercherie. La référence à l'*Histoire des deux Indes* est à *double entente*: elle agit alors à la fois comme caution de la mystification (le fait est avéré, il est rapporté par ailleurs par un auteur digne de foi) mais aussi comme indice dénonçant la mystification: le lecteur peut s'interroger sur les différentes traductions du discours.

3.5. Thème et variations. Polly Baker dans le *Supplément* et dans l'*Histoire*. Variations sur la mystification de Polly Baker: les traductions.

S'il est un texte qui, dans le *Supplément*, a fait l'objet de diverses traductions, c'est bien celui du discours de Miss Polly Baker. Cette nouvelle traduction du texte anglais de Benjamin Franklin est intéressante, car Diderot aurait pu se contenter de reprendre le texte paru dans l'HDI en 1780. En effet, à la différence des passages de l'HDI (édition de 1780) insérés par Vandeul dans les œuvres de son beau-père en vue de les étoffer, de les rendre plus «complètes» (ce dont témoignent les textes des *Observations sur le Nakaz*, de l'*Essai sur les femmes*, etc.), l'anecdote de Miss Polly Baker n'est pas *textuellement* reprise de l'*Histoire*. Le texte en a été encore retravaillé dans le *Supplément*, avec quelques lignes d'introduction et de conclusion, à la différence d'autres œuvres de Diderot, pour lequel son gendre, Monsieur de Vandeul, a opéré un bourrage tardif en introduisant des «farcissures» de l'HDI, pratiquement sans aucune modification (hormis quelques *incipits* ou débuts de paragraphes).

Dans cette référence explicite à un ouvrage extérieur (ici l'HDI) où la même anecdote est consignée, il y a quelque chose qui relève (toutes proportions gardées)

de l'art musical de la variation. La variation a tendance à devenir plus importante que le thème, ce dont témoigne par exemple la 22^e des *Variations Diabelli* de Beethoven, variation sur un air de *Don Giovanni* de Mozart (*Nocte e giorno fatigar...*) qui n'a rien à voir avec le thème original de la valse de Diabelli (cas limite? certains compositeurs du siècle d'or espagnol – Antonio de Cabezon, notamment – appelaient déjà leurs variations «diferencias»). Certes, un texte peut être lu en lui-même sans tenir compte du fait que sa thématique est présente dans d'autres œuvres. Ainsi, le *Supplément* peut être lu indépendamment des textes auxquels il fait explicitement référence (*Ceci n'est pas un conte*, *Madame de la Carlière*, avec lesquels il forme une trilogie; le *Voyage autour du monde* de Bougainville; l'HDI). Mais ici la question est celle de l'écart entre thème et variation, nécessaire pour s'apercevoir qu'il y a mystification, puisque le lecteur ne peut se rendre compte de la mystification que par une comparaison externe (avec l'HDI).

Nous ne referons pas la comparaison détaillée des différentes traductions du discours de Miss Polly Baker entre elles d'une part, et d'autre part avec le texte original de B. Franklin. En effet, V. Johansson³⁰, puis G. Chinard³¹ ont fort bien étudié la question. Le texte original, tout comme les traductions (*Histoire* [1770, 1774, 1780] et *Supplément*), critique les lois trop sévères dans la Nouvelle Angleterre. Les différentes traductions de l'anecdote de Miss Polly Baker (spécialement celle de l'HDI 1780 revue par Diderot, et celle du *Supplément au voyage de Bougainville*) sont indices révélateurs de la mystification, et confortent également les conceptions de Diderot sur l'eugénisme. Nous ne retiendrons, des altérations que Diderot a fait subir au texte de Franklin, que celles qui interfèrent par rapport à sa conception de la mystification.

L'absence de l'humour de Franklin³² dans la traduction de Diderot aussi bien dans l'HDI (1780) que dans le *Supplément* est frappante, alors que le reste du *Supplément* n'en manque guère, comme en témoignent par exemple les propos de l'aumônier à l'égard d'Orou, qui lui offre sa femme et ses filles: «... mais ma religion! mais mon état» (LEW, X, p. 217; 238). Diderot a (délibérément?) ignoré l'humour de Franklin.

Le ton du discours tranche ainsi singulièrement avec celui du *Supplément* qu'il complète. La modification du texte anglais dans le *Supplément* présente une fin remaniée du procès de Miss Polly Baker: Polly ne se marie pas avec l'un de ses juges, mais

(30) Voir notamment J. V. JOHANSSON. «La traduction du discours lui-même suit de près l'original, mais présente plusieurs digressions et additions selon la coutume de Raynal. [...] Diderot a supprimé le discours réprobateur de Polly Baker en ce qui concerne le crime, équivalant presque à un assassinat, que commettent les hommes qui refusent de se marier et de contribuer à l'accroissement de et à la multiplication de la race humaine. Il ne fait pas non plus usage de la proposition bizarre ayant trait à l'impôt sur les célibataires. A la place de cela, il la laisse faire appel à l'intervention des législateurs contre le nombre toujours croissant des hommes non mariés qui introduisent dans les familles la séduction et le déshonneur et poussent leurs victimes dans les bras de la prostitution. Il n'a pas non plus laissé Polly Baker formuler la réclamation concernant un monument qui devrait lui être élevé. La modification la plus importante, c'est qu'il laisse le séducteur de Polly Baker épouser celle-ci, afin de réparer la faute qu'il avait commise cinq ans

auparavant» (*op. cit.*, 1927, pp. 161-192: 181, 186).

(31) G. CHINARD écrit: «Bien que la première édition de l'ouvrage ait paru en 1770, il semble bien que Diderot se soit reporté au texte anglais... Il est permis de penser avec Mr Johanson qu'il a remanié le texte qui parut dans l'HDI en 1774 et qu'il a retouché le texte de 1780. On peut constater en effet que les passages qui disparaissent alors chez Raynal sont précisément ceux qui sont omis dans L. [...] Les retouches cependant sont légères et il me semble évident d'après l'étude des textes que les deux traducteurs ont d'abord travaillé indépendamment». Suit une analyse des passages par rapport au texte anglais de Franklin (G. CHINARD, édition du *Supplément au voyage de Bougainville*, *op. cit.*, note 1, p. 154).

(32) L'humour de B. Franklin est sensible, par exemple lorsqu'il joue sur les sens du mot «concevoir»: «Abstracted from the law, I cannot conceive (may it please your Honours) what the nature of my offense is» (M. Hall, *op. cit.*, p. 161).

avec son séducteur. Cette fin est plus «sentimentale», voire même plus pathétique, se rapprochant ainsi de la comédie sérieuse³³. Cette modification doit, selon nous, être mise en relation avec l'hésitation de la *Préface de La Religieuse* sur le rôle du pathétique et de l'illusion dans la mystification (cf. *supra*). Il semblerait que par l'insertion du discours de Miss Polly Baker, Diderot ait cherché à concilier des positions antinomiques, revenant à la conception de *L'Eloge de Richardson*, dans lequel pathétique et illusion n'étaient pas contradictoires³⁴: certaines modifications dans l'anecdote de Polly Baker visent à supprimer l'exagération, contraire à la dernière vraisemblance (Polly désirant qu'on lui élève une statue!)³⁵, mais en même temps, le discours gagne en simplicité et en pathétique, visant non seulement à émouvoir les juges auxquels il est censé s'adresser, mais aussi, bien sûr, l'impériale destinatrice du texte, et par-delà, le lecteur: c'est le récepteur, au sens jakobsonien, qui est visé.

3.6 Polly Baker, modèle idéal, utopie, Anamorphose et mystification

Seuls les indices externes permettent ainsi de constater que le discours de Miss Polly Baker est une mystification. Polly Baker apparaît comme un parangon de vertu³⁶, irréprochable: «Je n'ai jamais offensé personne dans le lieu ou je vis, et je défie mes ennemis, si j'en ai quelques uns, de pouvoir trouver que j'ai fait le moindre tort à un homme, à une femme à un enfant» (LEW, X, pp. 225-226; cette phrase est absente des éditions de l'HDI).

Elle incarne le modèle idéal³⁷, tel que Diderot l'expose déjà dans le *Discours sur la poésie dramatique* (LEW, III, pp. 505-507), puis, dans le *Salon de 1767* (LEW, VII, pp. 33-43). La conception esthétique de Diderot en matière de modèle idéal est tributaire de la statuaire grecque, de Phidias en particulier. Si l'œuvre d'art imite la nature, sa beauté repose dans sa fidélité au modèle. Or, le peintre n'imite pas le modèle individuel dans tous ses détails: sinon il en aurait fait «un portrait ou une copie de copie. [...] Il y a entre la vérité et son image, la belle femme individuelle qu'il a choisie pour modèle» (LEW, VII, p. 34). Cette esthétique picturale, Diderot la transpose au niveau littéraire dans la mystification. Dans *La Religieuse*, Suzanne Simonin est une déviation par anamorphose, en fiction, en illusion, une déformation du personnage réel de Marguerite Delamarre qui, comme l'a montré G. May, a servi de modèle à Diderot. Pour Polly Baker, il y a déviation par anamorphose, à partir du modèle réel pour B. Franklin, en modèle idéal; Diderot qui s'en inspire, surenchérit sur la Polly Baker curieusement transformée par l'auteur américain.

Grâce à la mystification, le tribunal de justice de Connecticut, près de Boston, en Nouvelle-Angleterre, devant lequel plaide ce «modèle idéal» qu'est Polly Baker

(33) H. DIECKMANN, dans son introduction à son édition du *Supplément*, souligne «l'emploi du ton sentimental de la nouvelle 'comédie sérieuse'» (*op. cit.*, p. CLIV).

(34) Voir sur ce point notre article: «La mystification en question dans la *Préface de La Religieuse*», *op. cit.*, pp. 160-162.

(35) G. CHINARD remarque que Diderot a «supprimé l'apostrophe finale du discours: 'the duty of the first and great command of nature and natur's God *encrease and multiply*, a duty, from the steady performance of wich nothing has been able to deter me, but for its sake I have hazarded the lost of publick esteem, and have frequently endured publick disgrace and punishment; and therefore ought, in my humble opinion, in stead of a whipping to have statue erected to my memory?'. L'exagération même de cette réclamation aura dû donner l'éveil

aux traducteurs; c'est pour cette raison peut être qu'à la fois Raynal et Diderot l'ont omise. Raynal la remplace par une longue apostrophe à la divinité" (*op. cit.*, note 1, p. 158). Le précepte de la *Genèse* apparaît dans le discours de Polly tel qu'il figure dans le *Supplément*. Alors que Diderot a effacé la phrase de Franklin où Polly Baker disait qu'il faudrait lui élever, à elle, une statue, il en dresse une à Raynal (souhaitant qu'il soit couronné de lauriers).

(36) Cf. D. ANDERSON: "Diderot's new Polly Baker [...] is a consummate example of reclaimed moral perfection. [...] From that high ground of moral rectitude Miss Baker is no more mortal. As a literary symbol of moral perfectibility she can be understood as the final object of Diderot's voyage of discovery in the *Supplément*" (*op. cit.*, p. 26).

(37) Voir sur ce point l'introduction de R. LEWINTER aux «trois codes» (LEW, X, p. 146).

devient le lieu géométrique où le code civil, le code naturel et le code religieux peuvent être conciliables. Les vues de Diderot sur l'eugénisme s'incarnent en Miss Baker: conformes au précepte de la *Genèse* («croyez et multipliez»), elles sont sanctionnées par les lois: émus, ses juges la dispensent de l'amende. Fin touchante, Polly, qui s'est rendue utile à la société en engendrant de beaux enfants³⁸, finit même par épouser son séducteur. L'utopie s'avère placée sous le signe de l'anamorphose, déviation en illusion positive d'une réalité décevante: celle des lois du vieux continent, où le code naturel est subordonné au code religieux et au code civil.

L'insertion du discours de Miss Polly Baker dans le *Supplément au voyage de Bougainville* apparaît tardive: si l'on s'en rapporte au texte, elle est postérieure à la condamnation de l'*Histoire des deux Indes* par le Parlement, en 1781. L'anecdote de Franklin est singulièrement modifiée par Diderot dans un sens populationniste et conforte les vues du *Supplément*, en particulier celles d'Orou, qui exprime là l'opinion du philosophe.

Dans le *Supplément*, la mystification est conçue sous le signe de l'erreur sur la paternité d'un certain nombre d'énoncés; elle n'est perceptible que grâce au recours à des éléments extérieurs: la version originale du texte de B. Franklin, les différentes éditions de l'HDI. A cet égard, l'allusion à l'abbé Raynal, qui rapporte également, dans l'*Histoire des deux Indes*, le discours de Miss Polly Baker, présenté comme un fait réel, joue le rôle d'un détail réaliste à double entente: caution de la mystification, elle la dénonce aussi (le lecteur peut comparer les versions du discours et s'interroger sur leurs différences). S'il y a anamorphose, c'est surtout dans la déviation du personnage réel de Polly Baker³⁹ en son modèle fictif, paragon de vertu. Porte-parole du philosophe, elle est un modèle idéal, déformation de la Polly Baker réelle (le personnage a réellement existé, comme l'ont montré notamment les travaux de Max Hall). Le discours de Miss Polly Baker apparaît comme mise en abyme du *Supplément*, miroitement de ses significations: les thèmes de l'homme écartelé entre les trois codes incompatibles (code civil, code naturel et code religieux), de l'eugénisme, de l'amour libre... y trouvent une résolution en un lieu géométrique, "utopique" (le tribunal de Connecticut), état intermédiaire entre l'état sauvage et l'état policé que représente la Nouvelle Angleterre. On comprend mieux ainsi que la version révisée du *Supplément* ait été destinée à Catherine II: l'état de la Russie pourrait bien permettre, selon Diderot, l'application des réformes qu'il préconise.

Par l'anamorphose littéraire et le recours au modèle idéal, tel qu'il a été défini dans le *Salon de 1767*, la poétique de la mystification se révèle dans son essence picturale; et l'éthique de Diderot se résout finalement en esthétique.

JEAN-CHRISTOPHE REBEJKOW

(38) Cf les propos d'Orou: «Dépend-il d'eux d'attacher le bien à des actions nuisibles, et le mal à des actions innocentes ou utiles?» (LEW, X, p. 217).

(39) J. V. Johanson rapporte que William Smith

à vu en 1745 Miss Polly Baker âgée de 60 ans, mariée à P. DUDLEY. Dans le numéro de juin, le pseudo L. Americanus dit que Dudley est l'époux d'une tout autre dame (*op. cit.*, p. 176).